



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51463

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

GILBERT OUY

DE GERSON À GEILER VON KAYSERSBERG: À PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT*

J'éprouve quelque remords à rendre compte avec tant de retard de l'excellent ouvrage de H. Kraume reçu depuis trois ans. L'une des causes de ce retard fut sans doute que je cédaï tout d'abord au découragement à la lecture du premier chapitre, où l'A., dissertant longuement sur la traduction envisagée en tant que réception, fait sans cesse référence à l'herméneutique philosophique de H. G. Gadamer (*Analyse des wirkungsgeschichtlichen Bewußtseins, hermeneutische Reduktion auf die Meinung des Urhebers*). J'avoue partager le goût du bon Geiler de Kaysersberg pour ce qui s'exprime *clarlich und verstentlich (...) mit kurtzen worten*. Il importe de mettre en garde les lecteurs français, qui auraient grand profit à lire ce livre, contre la même fausse impression. Une fois passé ce cap difficile, l'ouvrage se lit très agréablement et pourrait même à divers égards être cité en exemple, ne fût-ce que par l'importance qu'il attache aux sources manuscrites, si fréquemment négligées.

L'Alsace, cette longue plaine riante et prospère, fut tout au long des siècles médiévaux l'une des principales voies de circulation des biens et des idées entre les pays de la Méditerranée et ceux de l'Europe du Nord, et un véritable pont culturel reliant le royaume de France aux terres d'Empire. Sous bien des aspects, cette région ressemblait un peu à l'Italie: de riches cités pratiquement autonomes où, depuis le début du XIV^e siècle, les corporations de marchands et d'artisans détenaient la réalité du pouvoir, rivalisaient de prestige: c'était à qui bâtirait les plus belles églises, entretiendrait les meilleures écoles. Les arts et les activités intellectuelles et littéraires bénéficiaient de cette émulation. La vie religieuse y était très intense, en particulier dans les très nombreux couvents des Ordres mendiants, et, dès le XIV^e siècle, divers courants mystiques s'étaient développés. Au sein d'une population largement cultivée, les textes religieux et profanes circulaient activement, et la langue alémanique avait commencé de bonne heure à concurrencer le latin. Il n'est guère surprenant que ce soit précisément là que l'imprimerie soit apparue, ni qu'un brillant mouvement humaniste s'y soit épanoui dès la seconde moitié du XV^e siècle.

Là comme ailleurs, l'Humanisme, tout en cultivant la belle latinité, s'est attaché simultanément à étendre le domaine de la langue vulgaire. Les traductions faites par Geiler de Kaysersberg (1445-1510) sont une bien intéressante illustration de cette tendance. Il n'est pas moins significatif qu'il se soit d'abord consacré à traduire Gerson, auteur dont les œuvres, si elles ne se répandirent guère en Italie, par exemple, ni en Angleterre, exercèrent en revanche dans les pays germaniques une influence plus profonde encore qu'en France. Et, parmi les œuvres de Gerson, il choisit surtout de traduire celles qui avaient été écrites en français, à l'intention des «gens simples sans lettre», parce qu'elles étaient les plus propres à toucher le genre de public auquel il entendait s'adresser; mais, étant, semble-t-il, peu familiarisé avec la langue française, c'est, comme on le verra, à partir de la version latine de ces textes qu'il travailla.

* Le présent article est en même temps un compte rendu de l'ouvrage de Herbert KRAUME, *Die Gerson-Übersetzungen Geilers von Kaysersberg. Studien zur deutschsprachigen Gerson-Rezeption*, Zürich, München (Artemis) 1980, IX-280 p. (*Münchener Texte und Untersuchungen zur deutschen Literatur des Mittelalters*, 71).

C'est essentiellement cette activité de traducteur que l'A. a voulu étudier, mais il a estimé à juste raison qu'elle ne pouvait être isolée ni des traductions de Gerson faites antérieurement dans les pays de langue allemande, celles, notamment de Gabriel Biel († 1495), ni du très remarquable travail d'édition critique auquel Geiler se livra sur les œuvres de Gerson aux côtés de Peter Schott (1459–1492) et Jacob Wimpfeling (1450–1528).

L'A. a tenu tout d'abord à rappeler les principaux travaux consacrés à Geiler. Celui-ci a été longtemps disputé entre les protestants, qui voyaient en lui un précurseur de Luther, et les catholiques, qui le présentaient comme un fils obéissant de l'Église romaine. Ces préjugés confessionnels marquent les ouvrages, pourtant nullement négligeables, de deux auteurs de la fin du siècle dernier: Léon Dacheux du côté catholique et Charles Schmidt du côté protestant.

A partir de 1910 environ, l'approche devint moins idéologique et plus érudite; mais il fallut attendre une vingtaine d'années encore, jusqu'aux recherches de L. Pflieger, pour que fût abordé enfin un aspect véritablement fondamental du travail: l'enquête sur les manuscrits, qui pouvait seule permettre de distinguer, dans la masse des textes attribués à Geiler, ce qui était authentique de ce qui ne provenait pas de lui. Toutefois, cet érudit avait pratiquement limité son étude aux manuscrits conservés à Berlin et à Karlsruhe, et nul ne devait par la suite ni étendre l'enquête à d'autres bibliothèques, ni même tirer parti des données déjà recueillies.

A la même époque, A. Vonlanthen se livra à une attentive comparaison entre le ›Seelenparadies‹, l'une des œuvres maîtresses de Geiler, et le ›Paradisus Animae‹ du pseudo-Albert le Grand dont elle était l'adaptation; ce travail permit de mieux connaître la technique du traducteur qui, en l'occurrence, se doublait d'un commentateur.

Plus près de nous, O. Herding a donné d'excellentes éditions des deux premières biographies de Geiler: celle rédigée par son ami Wimpfeling et celle, plus tardive, du grand humaniste de Sélestat Beatus Rhenanus (1485–1547).

La germanistique s'est intéressée à divers aspects de l'œuvre de Geiler, mais en utilisant la vieille et médiocre édition de Ph. de Lorenzi (*Ausgewählte Schriften*, Trier 1881–83), ce qui ne permettait pas une sérieuse étude de la langue.

En 1966 a paru l'ouvrage d'E. J. Dempsey Douglass sur la conception de la grâce et de la justification chez Geiler, en qui il voit un continuateur de Gerson et de Biel, dont le ›nominalisme pastoral‹ met l'accent sur la notion de responsabilité personnelle de l'homme.

De l'avis de l'A., cette publication achèverait de séparer Geiler du mouvement humaniste auquel on avait longtemps cru pouvoir le rattacher. Le fait que Geiler ait été lié d'amitié avec des humanistes, qu'il ait pris part à leurs côtés à la polémique antiscolastique ne suffirait pas, selon lui, à faire du célèbre prédicateur de Strasbourg un véritable humaniste. C'est là, me semble-t-il, une conception par trop restrictive de ce terme, rappelant à certains égards celle des auteurs qui naguère encore voulaient exclure Gerson de l'histoire de l'Humanisme. Seuls des lettrés ayant écrits des poèmes latins imités d'Ovide mériteraient-ils l'appellation d'humanistes? A mon avis, les efforts que Geiler, à l'exemple de Gerson, déploya pour rendre la langue du peuple plus apte à exprimer des idées jusqu'alors réservées au latin, le véritable travail de philologue auquel il se livra pour procurer une édition aussi complète et fidèle que possible des œuvres du chancelier parisien, sont des activités typiquement humanistes.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Douglass, prenant presque exclusivement en compte les textes latins de Geiler, visait surtout à dégager les bases doctrinales de son œuvre afin de la situer dans l'histoire des idées philosophiques et théologiques; il ne s'attachait guère à l'étude du contexte socio-historique.

Cette lacune devait être comblée par le livre de F. Rapp, *Réformes et Réformation à Strasbourg* (1974), qui replace l'activité de Geiler dans la vie concrète de la société civile et ecclésiastique de l'époque. L'A. critique toutefois – non sans raison, semble-t-il – l'opinion de cet historien pour qui Geiler, du fait qu'il ne détenait aucun pouvoir de décision, ne saurait être qualifié de réformateur, et devrait seulement être considéré comme un ›maître spirituel‹. Ceci

reviendrait, en fait, à mettre en question l'efficacité de la prédication et, plus généralement, de la diffusion des idées réformatrices par la parole ou par l'écrit.

De fait, Geiler s'inscrit dans le vaste courant de rénovation de la vie religieuse qui parcourt tout le XV^e siècle et dont Gerson est l'une des figures principales. Que celui-ci ait exercé une très forte influence sur Geiler, nul n'a jamais songé à le nier, mais le mécanisme de cette influence et la façon dont elle s'est manifestée n'ont pas été étudiés.

De ce point de vue, une recherche sur les traductions et les adaptations qu'il fit de nombreux textes gersoniens devait être entreprise.

L'œuvre immense du chancelier parisien touche à de multiples domaines. De son vivant déjà, ses écrits commencèrent à se répandre dans les pays germaniques et bientôt, selon la formule de B. Möller, il allait jouer le rôle d'un véritable père de l'Église pour tous les auteurs spirituels allemands du XV^e siècle. D. Mertens a pu dire à juste raison que l'on ne pourra écrire l'histoire de la spiritualité allemande de cette période que lorsqu'on aura acquis une bonne connaissance de la réception de ses œuvres. Mais réception implique sélection, et le choix même des textes diffusés, soit en latin soit en traduction allemande, nous renseigne déjà sur les besoins du public et les questions qu'il se posait. Ainsi comprise, l'étude de la réception sera une contribution non pas à une «histoire des idées» envisagée dans l'abstrait, indépendamment des hommes qui étaient porteurs de ces idées, mais, plus concrètement, à une «histoire des mentalités» conçue dans une perspective socio-historique.

A cet égard, l'étude des manuscrits fournit, comme on le verra bientôt, une foule d'informations. En ce qui concerne plus particulièrement les traductions de Geiler, il se trouve qu'elles constituent précisément la partie de son œuvre dont il a lui-même organisé la diffusion; et les manuscrits qui les contiennent figurent au nombre de ceux dont l'origine est attestée: ce fait offre un grand avantage pour qui veut se livrer à une étude approfondie de la technique du traducteur et des particularités de sa langue.

Retracer l'histoire de la réception de toutes les œuvres de Gerson et de leur diffusion dans les seuls pays de langue allemande serait le travail d'une vie entière. Au cours de mes recherches dans de nombreuses bibliothèques d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, j'ai toujours été frappé non seulement par la quantité considérable de manuscrits contenant uniquement ou en partie des textes gersoniens, mais aussi par la qualité souvent excellente des copies. Le fait s'explique sans doute dans une certaine mesure par la grande activité déployée dans ces pays par les couvents de Chartreux; non seulement parce qu'on attachait traditionnellement dans cet Ordre une extrême attention à la correction des textes¹, mais aussi parce que Gerson, qui aimait cet Ordre et avait en son sein de nombreux amis, comptait sur les Chartreux aussi bien que sur les Célestins pour travailler à la diffusion de ses œuvres (c'est à leur intention qu'il écrivit son traité *De laude scriptorum*). Mais il fallait pour cela leur fournir d'excellents *exemplaria*. Le plus jeune frère de l'auteur, le Célestin Jean Gerson, qui joua auprès de lui le rôle d'un secrétaire, mais aussi d'un véritable éditeur, y veillait: j'ai pu identifier il y a quelques années à la Bibliothèque nationale de Vienne un manuscrit (Wien, Palat. lat. 1519) dont la première partie, bien que visiblement décorée en Autriche, est copiée de la main bien reconnaissable de Jean le Célestin. Ce volume, qui porte l'ex-libris de la Chartreuse de Gaming, contient notamment une copie autographe de la seconde *Annotatio tractatum et opusculorum*², bibliographie des œuvres du chancelier que son frère rédigea sans doute peu après la mort de celui-ci, avec

1 Ainsi, le chartreux Oswald de Corda, qui fut un ami et aussi l'un des traducteurs de Gerson en latin, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Opus pacis*, véritable manuel à l'intention des correcteurs de manuscrits, dont j'ai eu la surprise de retrouver il y a quelques années un autographe signé, relié avec un incunable de la Huntington Library de Los Angeles. Une édition de ce texte est en cours.

2 Voir Jean Gerson, *Œuvres complètes*, éd. P. GLORIEUX, vol. I, Paris 1960, p. 29-33 (qui ne tient pas compte des variantes de ce ms.).

certaines variantes intéressantes. C'est, directement ou indirectement, d'après ce modèle qu'ont été faites diverses copies de l'«Annotatio» figurant dans des manuscrits autrichiens et bavarois; toutefois – et ceci nous ramène au sujet – la partie de la liste consacrée aux ouvrages en français y est remplacée par une formule de prétériton.

La présence en Autriche d'un tel modèle – et il dut y en avoir d'autres, dont certains ont peut-être survécu – permet de mieux comprendre pourquoi on trouve dans les pays germaniques de si bonnes copies d'œuvres de Gerson.

L'A. s'est, bien entendu, limité à recenser les seuls manuscrits contenant des textes gersoniens en traduction allemande, ainsi que les éditions incunables. Cela représente déjà un travail considérable.

Dans le 3^e chapitre de l'ouvrage sont passés en revue tous les centres où, antérieurement à l'entreprise de Geiler, furent élaborées des traductions en allemand d'œuvres de Gerson. Pour chaque centre – mais il peut s'agir parfois d'un groupe de couvents d'un même Ordre – l'A. donne, dans une rubrique imprimée en plus petits caractères, une liste de manuscrits ou d'éditions incunables contenant une ou plusieurs traductions, en précisant l'incipit de chaque texte, accompagnée des références aux ouvrages – le plus souvent des catalogues de bibliothèques – où ces volumes sont décrits, ainsi qu'à d'éventuelles éditions ou études. Le nom du traducteur est également précisé chaque fois que c'est possible. Suit une dissertation plus ou moins longue consacrée à la présentation de chaque centre, des traducteurs qui y travaillaient – à condition, bien entendu, qu'ils aient pu être identifiés – et enfin, dans toute la mesure où il est possible de le savoir, des milieux touchés par les livres diffusés.

La revue commence tout naturellement par la grande abbaye bénédictine de Melk, où Gerson séjourna assez longuement après son départ de Constance et où – ce n'est peut-être pas simple coïncidence – prit naissance à cette même époque un important mouvement de réforme de la vie monastique qui allait rapidement s'étendre à la plupart des établissements bénédictins d'Autriche et de Bavière. Là, vers le début des années 1420, furent faites presque simultanément deux traductions de l'«Opus Tripartitum», l'une par Heinrich von Preussen, l'autre par Johann von Speyer; et Leonhard Peuger traduisit l'«Ars moriendi».

Le second centre envisagé est Vienne, où Gerson se rendit depuis Melk, à l'invitation du duc Albert d'Autriche, mais où il refusa la chaire de théologie qui lui était offerte à l'Université, préférant gagner Lyon où l'attendait son frère Jean le Célestin. Là on trouve de nouveau le «Tripartitum» traduit par Johann von Speyer; une traduction anonyme du traité des diverses tentations de l'«Ennemi», dont le manuscrit précise qu'elle fut faite d'après la traduction latine d'un moine de la Grande Chartreuse (vraisemblablement Oswald de Corda); enfin une traduction par Thomas Peuntner de l'«Ars moriendi».

A propos de ce dernier texte, il me faut exprimer un désaccord ponctuel avec l'A. quand, critiquant R. Rudolf, l'éditeur de cette traduction de Peuntner, il lui reproche de classer l'«Ars moriendi» au nombre des textes que Gerson avait originellement rédigés en latin. C'est pourtant tout à fait exact: je connais deux manuscrits, tous deux copiés de la main même du Célestin Jean Gerson, contenant l'un la version française, l'autre la version latine de ce texte. Le second (Paris, B. N. nouv. acq. lat. 3043), signé par deux fois du monogramme «J. G.» et donné par l'auteur lui-même au couvent des célestins de Marcoussis dont son jeune frère devait devenir quelques années plus tard le prieur, paraît datable de 1410 environ et comporte quelques rares interventions autographes³. Il en va de même du «Tripartitum». Comment savoir laquelle des deux versions a précédé l'autre? L'hypothèse la plus vraisemblable est que Gerson dut rédiger le

3 C'est à tort que j'avais cru ce manuscrit entièrement autographe dans mon vieil article: (G. OUY), Enquête sur les manuscrits autographes du chancelier Gerson et sur les copies faites par son frère le célestin Jean Gerson, dans: *Scriptorium* 16 (1962) p. 275–301 et pl. 23–28: il s'agit en réalité d'un original copié et signé par son frère, seules quelques corrections ou modifications étant autographes.

premier état du texte en latin, langue qui lui venait tout naturellement sous la plume, puis en tirer deux rédactions destinées à deux types de public différents: l'une en latin à l'usage des curés, l'autre en français à l'intention de leurs paroissiens, et en particulier des jeunes gens. Pour l'essentiel, les deux rédactions ne diffèrent guère; toutefois, certains passages – ceux, par exemple, qui traitent des péchés de la chair – sont bien plus explicites dans le texte latin que dans le texte français, où trop de précisions risquaient de troubler des âmes innocentes. A ce propos, on aimerait savoir si les traductions allemandes faites à partir de la rédaction latine «censurent», en pareil cas, les détails incongrus. Nous aurons à revenir plus loin sur cette importante question des versions latines, qui sont tantôt des traductions proprement dites, parfois bien postérieures à la mort de Gerson, tantôt des rédactions en latin dues à l'auteur lui-même.

La revue des centres d'élaboration et de diffusion des traductions se poursuit avec Nuremberg, Tegernsee, puis Marienthal. Là existait une maison des Frères de la Vie Commune qui, sans doute avant 1470, s'était dotée d'un atelier d'imprimerie d'où sortit vers cette date une édition d'une traduction anonyme du ›Triperitum‹ due, selon toute probabilité à Gabriel Biel. La bibliothèque universitaire de Giessen conserve de cette traduction un manuscrit (n° 851) évidemment autographe. La comparaison de ce document avec des pièces indiscutablement écrites de la main du grand théologien devrait permettre de savoir avec certitude si la traduction est ou non son œuvre. Ici, l'A. n'ose rien affirmer quant à l'authenticité, alors qu'il se montre ailleurs (p. 76) plus catégorique.

Viennent ensuite Elchingen, Blaubeuren et d'autres couvents bénédictins de l'observance de Melk, Urspring, Salzburg.

Quant aux Chartreux, chez qui la nécessité d'une réforme ne se faisait guère sentir, leurs bibliothèques sont autrement riches en textes latins de Gerson qu'en traductions allemandes de ses œuvres. Seule mérite d'être signalée une traduction de la ›Theologia mystica‹ conservée à Rastatt (Bibl. des Ludwig-Wilhelm-Gymnasium, ms. K 198), œuvre d'un Chartreux anonyme qui déclare avoir connu Gerson au concile de Constance et fait part au lecteur des difficultés auxquelles il s'est heurté dans son travail: *Gar vil latinscher worte finden ich, die ander und ander betutnus han...*

La revue s'achève avec les traductions d'origine franciscaine, les traductions fragmentaires et, pour finir, celles qui échappent à toute localisation.

Récapitulant les résultats de cette première enquête, l'A. constate que, pour l'essentiel, les textes gersoniens traduits en allemand sont ceux-là mêmes qui avaient originellement été écrits en français, même si la traduction a été faite d'après la version en latin: il y a donc une grande analogie entre la réception dans le pays d'origine et celle dans les pays de langue allemande. Toutefois, la fortune des diverses œuvres traduites a été très variable: pour le ›Triperitum‹, on ne connaît pas moins de neuf traductions différentes antérieures au travail de Geiler, tandis que d'autres n'ont été traduites qu'une fois.

Ainsi, dans les pays germaniques tout comme en France, les lecteurs ignorants du latin n'avaient accès qu'à une faible proportion de l'œuvre de Gerson; toute la partie ecclésiologique et théologique demeurait hors de leur portée. Ceci devait correspondre aux besoins des laïcs: pour la plupart d'entre eux, le niveau du ›Triperitum‹ (les dix commandements, la confession, l'art de bien mourir) était amplement suffisant.

Au niveau supérieur, dans les écrits ascétiques en vulgaire, l'accent est mis sur les aspects psychologiques de la vie religieuse: les tentations, la consolation, le nécessaire équilibre entre vie active et vie contemplative: il faut rassurer les âmes trop scrupuleuses, mettre en garde contre les excès de zèle, les macérations inconsidérées, expliquer à ceux qui n'ont pas reçu de formation théologique que la contemplation n'est pas pour autant hors d'atteinte.

L'étude des manuscrits montre que la diffusion de ces textes était principalement assurée par les monastères d'Autriche et d'Allemagne du Sud touchés par la réforme de Melk, et que les premiers lecteurs – ou auditeurs – en étaient les frères laïcs et les moniales. En ce qui concerne plus

particulièrement les écrits ascétiques, ce sont surtout les mouvements de la stricte observance au sein des Ordres mendiants qui contribuèrent à les répandre. On trouvera cette même répartition des rôles dans la diffusion des traductions de Geiler.

Il est très délicat de chercher à comparer la réception de ces textes dans les couvents avec leur réception en milieu laïc, étant donné que les bibliothèques monastiques se sont généralement bien mieux conservées que les petites « librairies » privées, sur lesquelles on ne peut guère être renseigné que par les testaments ou les inventaires après décès – et encore à condition que les descriptions des livres ne soient pas trop vagues – ou par des ex-libris, le plus souvent effacés, sur les feuillets de garde. Au reste, les laïcs devaient surtout acheter de petites brochures manuscrites ou imprimées qui, n'ayant qu'une faible valeur marchande, n'ont que bien rarement survécu, et ont plus de chances d'être retrouvées dans les plats de carton de vieilles reliures que sur les rayons des bibliothèques. Il semble néanmoins que, dans les pays de langue allemande, les traductions de Gerson aient principalement touché les Ordres religieux traditionnels, et n'aient que faiblement contribué à la formation d'une dévotion laïque, ce qui pourtant constituait peut-être l'apport le plus neuf et le plus significatif de cette partie de l'œuvre du chancelier parisien.

De ce point de vue, cependant, les efforts de Gabriel Biel n'ont sans doute pas été vains. Grâce à l'imprimerie, il a su réaliser l'un des vœux les plus chers de Gerson en répandant largement la traduction allemande du « Tripertitum » – l'auteur, qui n'avait pas prévu l'invention de Gutenberg, en préconisait l'affichage dans les églises – encore que la masse des lecteurs ait, semble-t-il, été constituée par les Frères de la Vie Commune eux-mêmes, qui furent de ce fait à la fois producteurs et consommateurs.

Le 4^e chapitre, qui m'a tout particulièrement intéressé, traite du « Cercle de Strasbourg » et du remarquable travail qu'il accomplit sur les œuvres de Gerson. Ce Cercle est un groupe de lettrés attachés à la réforme de l'Eglise qui se constitua dans la grande cité alsacienne vers 1480 autour de Geiler, de Peter Schott et de Jacob Wimpfeling. Sa plus belle réalisation est la publication à Strasbourg en 1488, chez l'imprimeur Johann Prüss, d'une édition en trois volumes des œuvres de Gerson; édition d'une qualité si excellente qu'elle demeura à la base de toutes celles qui parurent plus tard jusqu'à la publication par Elies Du Pin des « Opera omnia » au début du XVIII^e siècle.

Sa préparation exigea un travail considérable, et notamment de longues années consacrées à la recherche des manuscrits.

En 1484, Geiler partit pour le Sud de la France, et visita notamment les couvents des Célestins de Lyon et d'Avignon. Le couvent de Lyon est celui dont le jeune frère de Gerson, Jean, avait été prieur. C'est auprès de lui que le chancelier, ne pouvant regagner Paris occupée par les Anglais, avait passé les dix dernières années de sa vie. Jean le Célestin recueillait et classait soigneusement tous les écrits de son illustre aîné, les ordonnait, en prenait copie et, comme on l'a vu plus haut, en organisait méthodiquement la diffusion en faisant parvenir des *exemplaria* aux divers couvents de Célestins ou de Chartreux susceptibles d'en multiplier les copies. Sans nul doute, quand il mourut en 1434, âgé seulement de 44 ans, sa cellule était pleine de manuscrits et de dossiers contenant toute l'œuvre de son frère. Que devinrent alors ces précieux papiers? Il est fort probable que Gérard Machet en emporta une partie à Saint-Martin de Tours où, vers 1446, il entreprit avec Thomas de Gerson l'édition et la diffusion des œuvres du grand théologien. Mais il en restait à Lyon à la fin du siècle: c'est Geiler lui-même qui en porte témoignage. A la fin de l'édition des « Carmina super Magnificat » (vol. III, 96 &), il note en effet: *Tantumdem repertum est de carminibus his Lugduni in conventu Celestinorum*; et la table du second volume (I, 52 K) renvoie à une *Epistola ad papam Martinum (...) reperta Lugduni*⁴. Or on ne trouve aujourd'hui,

4 Voir Giovanni Matteo ROCCATI, Geiler von Kaysersberg et la tradition imprimée des œuvres de Gerson, art. à paraître prochainement dans la Revue française d'histoire du livre. Je remercie mon ami Roccati d'avoir bien voulu me communiquer le manuscrit de cet article. Cet érudit m'a également signalé la

parmi les manuscrits d'œuvre de Gerson – d'ailleurs peu nombreux – conservés à Lyon, pas le moindre autographe ni original.

Quant au couvent d'Avignon, le chancelier, sentant sa mort prochaine, lui avait annoncé par sa lettre *Thesaurizate vobis*⁵ son intention de lui léguer un petit trésor de livres salutaires qu'il avait amassé dans les dernières années de sa vie, précisant qu'il s'agissait en partie de ses propres ouvrages, en partie d'œuvres d'autres auteurs. Or, dans l'excellente introduction qu'il donna, à la fin du siècle dernier, à son catalogue des manuscrits du Musée Calvet d'Avignon⁶, L. H. Labande déclarait n'avoir pu identifier aucun manuscrit provenant de Gerson. Espérant qu'il avait mal cherché, j'obtins, il y a longtemps de cela, l'autorisation de travailler dans les magasins et y examinai des centaines de volumes. En vain, hélas.

Geiler éprouva-t-il déjà la même déception lors de sa visite en Avignon? Il ne nous l'a pas dit. Pour ce qui est de Lyon, nous savons seulement par son ami Wimpfeling qu'il alla se recueillir sur la tombe de Gerson et fit copier à grands frais dans cette ville certaines œuvres du chancelier: *sepulchro etiam Iohannis Gerson Lugduni devote visitato (cuius et opera quaedam magnis illic impensis exscribi curavit)...*⁷.

Les humanistes de l'époque faisaient rarement preuve de tant de scrupules quand ils recherchaient des manuscrits pour une édition en préparation: ainsi, c'est sur la base d'un manuscrit de la fin du V^e siècle dérobé à Saint-Victor par son ami Fra Giocondo da Verona⁸ qu'un illustre contemporain de Geiler, Aldo Manuzio, fit son édition des lettres de Pline le jeune. Pouvons-nous vraiment croire que Geiler se contenta de faire copier ces manuscrits dont le contenu ne nous est plus connu aujourd'hui que par son édition? Certes, c'était un homme d'une grande piété et qui, de plus, portait à la mémoire de Gerson un véritable culte; mais, si ces précieux papiers écrits ou corrigés de la main même de cet auteur vénéré avaient aussi à ces yeux valeur de reliques, il n'en est que plus probable qu'il ait voulu les emporter à Strasbourg.

Si cette hypothèse est exacte, nous pouvons abandonner tout espoir de les retrouver jamais. En effet, Geiler légua sa bibliothèque au chapitre cathédral de Strasbourg. A la fin du XVI^e siècle, la bibliothèque capitulaire fut en bonne partie détruite lors de la «Guerre des évêques». Ce qui en subsistait passa, à la Révolution, dans la bibliothèque municipale, qui fut anéantie lors du bombardement de Strasbourg en 1870.

Pendant que Geiler visitait le Midi de la France, Schott avait chargé son ami Johann Müller, qui séjournait à Paris, d'y rechercher des écrits de Gerson.

C'est encore à Paris, notamment à la bibliothèque du Collège de Navarre, et aussi dans d'autres villes qu'un peu plus tard, Wimpfeling découvrit de nouveaux manuscrits – eux aussi disparus aujourd'hui – à partir desquels il prépara un quatrième volume qui vint compléter en 1502 les trois volumes publiés en 1488.

Comme cela a été signalé plus haut, ce n'est qu'à travers l'édition de Strasbourg que nous ont été transmis divers textes gersoniens dont aucun manuscrit ne semble avoir survécu. C'est notamment le cas des «Carmina super Magnificat»⁹ – en tout quelque 1700 vers – que Geiler

présence à la Bibliothèque Vaticane d'un manuscrit (Ross. 635 [X, 16], ff. 174v–183v) contenant une version allemande de la «Doctrine contre conscience trop scrupuleuse» (éd. GLORIEUX, VII, 306) et du «Remède contre les tentations de blasphème» (ibid., 336). D'après le colophon, le traducteur, *ein armer kartuser von tütschen landen*, l'aurait directement traduit du français.

5 Éd. GLORIEUX, II, n° 84, p. 334.

6 L. H. LABANDE, vol. XXVII du Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France (Avignon, t. I), Paris 1894, p. XXVI–XXVII.

7 Voir ROCCATI (cit. n. 4).

8 Voir «Le catalogue de la bibliothèque de (...) Saint-Victor (...), (introduction par G. OUY), Paris 1983, p. XVI.

9 Voir ROCCATI (cit. n. 4).

trouva au couvent des célestins de Lyon, vraisemblablement sous la forme d'un recueil constitué par le frère de l'auteur à partir d'autographes, voire de brouillons épars.

Lorsqu'il travaillait à son édition, Wimpfeling se heurta au problème que posaient les écrits en français – ceux du moins dont il n'existait pas encore de traduction latine. Il chargea un théologien de Fribourg, Johannes Brisgoicus, qui, ayant fait ses études à Paris, savait assez bien le français, de les traduire en latin; tâche dont celui-ci s'acquitta *si non eleganter, tamen fideliter*. C'est ainsi que, jusqu'à une époque toute récente, cette partie de l'œuvre de Gerson ne devait circuler qu'en traduction latine, la rédaction originale demeurant inédite.

Comment expliquer l'immense admiration que vouaient à Gerson ces humanistes alsaciens? Peter Schott en a donné les raisons dans la ›Compendiosa laus‹ placée en tête du premier volume de l'édition de 1488: contrairement à la plupart des théologiens, le chancelier parisien ne s'est pas perdu en vaines arguties, mais a voulu mettre sa science au service des hommes; il ne s'est pas laissé enfermer dans une école, mais a fait preuve d'un louable eclectisme, butinant de toutes parts ce qu'il y avait de meilleur dans chaque doctrine *velut apis argumentosa*.

Wimpfeling, à son tour, proclame dans l'›Exhortatio ad lectorem‹ au début du 4^e volume qu'il tient Gerson pour la plus haute autorité en matière d'ecclésiologie et d'ascétique. Utilisant très intelligemment les notes manuscrites qui couvrent les marges de l'exemplaire personnel de l'humaniste, l'A. montre que l'intérêt que Wimpfeling porte à l'œuvre de Gerson est étroitement lié à ses préoccupations constantes, qu'il s'agisse de ses polémiques contre les Ordres mendiants et les juristes ou de ses conceptions pédagogiques. L'idée maîtresse de Wimpfeling, celle qui sous-tend toute son œuvre, est que le salut de la société civile et ecclésiastique doit être recherché dans la pédagogie: édification du peuple par la diffusion de la littérature religieuse en langue vulgaire, réforme de l'éducation des clercs comme moyen de parvenir à la réforme de l'Eglise. Cette idée doit beaucoup à Gerson.

En fait, l'influence gersonienne est sensible dans toutes les aspirations comme dans toutes les entreprises du Cercle de Strasbourg, et ce n'est certes pas par hasard que ses membres consacrèrent tant d'efforts à préparer cette édition.

En ce qui concerne plus particulièrement Geiler, sans doute son rôle propre au sein de ce mouvement avait-il été jusqu'ici quelque peu sous-estimé du fait qu'il était moins un théoricien qu'un homme d'action: on ne trouve guère sous sa plume de déclarations quant aux buts qu'il se proposait ni même quant aux moyens qu'il adoptait, et c'est par son biographe et ami Wimpfeling plus que par lui-même que nous sommes renseignés sur ses conceptions théologiques ou sur la manière dont il procédait à ses traductions.

L'intérêt de Geiler pour Gerson n'est pas présenté dans la Vita de Wimpfeling comme une influence littéraire ou théologique, mais en quelque sorte comme l'une des caractéristiques fondamentales de sa personnalité. Dans la description qui nous est donnée du caractère et des activités de Geiler, le parallélisme avec Gerson apparaît constamment. D'abord, si l'on peut dire, négativement: il combat les mêmes adversaires (*cucullati, poetae lascivi*); mais aussi et surtout positivement: comme Gerson, Geiler considère que le rôle de la théologie n'est pas de se livrer à de vaines spéculations sur les attributs divins, mais bien plutôt de répandre l'amour de Dieu et du prochain, le respect des dix commandements. Comme Gerson, Geiler a préféré prêcher au peuple que se retirer dans la solitude pour ne songer qu'à son propre salut. C'est l'occasion de procéder à une réhabilitation de la vie active, qui peut fort bien aller de pair avec la vie contemplative (*vita ambidextra*) et de mettre l'accent sur la responsabilité sociale du clerc.

Avec le chapitre 5 (Chronologie et lecteurs des traductions de Gerson par Geiler), on arrive au cœur même de l'ouvrage. Adoptant un plan et une présentation analogues à ceux retenus pour le chapitre 3 (traductions antérieures à Geiler), l'A. passe en revue toutes les traductions de Gerson faites par le grand prédicateur, signalant pour chacune d'elles tous les manuscrits connus et les descriptions qui en ont été données, les éditions anciennes et modernes et, le cas échéant, les études consacrées au texte. Quand deux rédactions différentes existent, des passages caractéris-

tiques de l'une et de l'autre sont mis en parallèle afin de montrer comment Geiler a retravaillé son texte. Tous les renseignements utiles sont fournis, dans la mesure du possible, non seulement sur l'origine et l'histoire des manuscrits, mais aussi sur les données codicologiques (filigranes, mains, ratures et modifications dans le texte). Les textes, présentés par ordre chronologique, sont les suivants:

- 1) Les deux traductions de l'«*Ars moriendi*» (1482 et 1497). La diffusion s'en fit surtout sous forme de petites brochures à bon marché.
- 2) Les sermons «*Vom Berg des Schauens*», tirés pour l'essentiel de «*La Montagne de contemplation*» et de quelques autres textes français et latins de Gerson – mais toutes les sources n'ont pu être identifiées – existent eux aussi en deux rédactions: celle d'Augsburg (1488) et celle de Strasbourg (1492–95).
- 3) Le traité «*Die güldene Regel*» (après 1492), traduction d'après la version en latin «*De exercitiis discretis devotorum simplicium*».
- 4) «*Der Trostspiegel*» (avant 1499), traduction des deux Traités de consolation (sur la mort des parents et la mort des amis), qui connut une vaste diffusion, notamment en éditions imprimées, et fut repris dans le recueil «*Das irrig Schaf*».
- 5) Le recueil connu sous le titre de la première pièce: «*Das irrig Schaf*»: il contient une suite de traités librement traduits de sept opuscules de Gerson (Remèdes contre pusillanimité, Des diverses tentations de l'Ennemi, etc.).
- 6) Le sermon «*Von den XV Staffeln*», librement inspiré de divers passages du «*De theologia mystica*», ne fut imprimé qu'après la mort de Geiler, en 1517; on n'en connaît pas de manuscrit. Quant à «*Die Passion*», la traduction en allemand en fut faite par Ringmann Philesius d'après un texte latin de Geiler qui dérivait de l'«*Unum ex quatuor*» de Gerson.

Tirant les conclusions de cette enquête, l'A. constate que Geiler a réussi à toucher les deux types de public qu'il visait: *communis populus* et *religiosi reformati*. Ainsi, ses sermons «*Vom Berg des Schauens*», prêchés dans une première rédaction devant le peuple d'Augsburg, et diffusés sous cette forme en manuscrits dans certains couvents de religieuses cisterciennes, mais aussi dans des milieux laïcs, furent plus tard répandus, dans la seconde rédaction plus élaborée, dans les monastères de la haute vallée du Rhin où ils furent copiés, mais également par une édition imprimée qui toucha un public plus diversifié.

Le 6^e chapitre traite de l'histoire des textes.

Le premier problème qui se pose est celui du rapport entre l'original et sa traduction ou adaptation, les divergences relevées étant d'ailleurs susceptibles de fournir d'intéressantes indications sur les goûts et les besoins du public auquel s'adressait Geiler.

La bibliothèque de Geiler ayant disparu, il est malheureusement impossible de suivre sur les manuscrits autographes le travail du traducteur. La seule façon de procéder est donc de comparer entre elles les trois étapes successives: original français, traduction latine et texte allemand.

L'A. remarque que les traductions latines sont de qualité très inégale et varient beaucoup quant à la fidélité au texte français. Quant aux traductions allemandes de Geiler, elles sont relativement littérales, ne s'écartant de la version latine que lorsque le traducteur se fait commentateur ou juge nécessaire d'introduire de nouveaux développements.

En fait, comme je l'ai expliqué plus haut, le terme de «traduction latine» n'est pas exact lorsqu'on a affaire à des œuvres dont Gerson écrivit à l'intention de publics différents deux rédactions, l'une en français, l'autre en latin, dont il est d'ailleurs impossible de savoir, dans l'état actuel de nos connaissances, laquelle a précédé l'autre. C'est le cas, par exemple, des textes de l'«*Opus tripertitum*», que je me propose de rééditer prochainement en présentant en regard la rédaction française telle qu'elle nous est livrée par le manuscrit autographe et la rédaction latine d'après un manuscrit original copié par le Célestin Jean Gerson. L'A. – on ne saurait, évidemment, l'en blâmer – a dû se contenter, pour la version française, de la bien médiocre

édition Glorieux et, pour le texte latin (que P. Glorieux jugeait à tort bien plus tardif et hésitait même à attribuer à Gerson), de l'édition Du Pin qui n'est guère meilleure.

Il peut arriver d'ailleurs que le recours à une vieille édition qui reproduit certaines fautes des manuscrits soit, paradoxalement, un avantage plus qu'un inconvénient. Ainsi (p. 144), le texte latin cité (*Ars moriendi*) comporte la leçon fautive suivante: *terrenarum curam relinque (...) que etiam nec ab inferni precipitio corruentem erigere valent*. Il est évident que l'on ne redresse pas quelqu'un qui dégringole dans un précipice, mais qu'on l'en tire. C'est bien en effet ce que donne le manuscrit original: *corruentem eripere valent*, d'accord avec un manuscrit, lui aussi original, de la rédaction française: *qui ne te tireront point hors d'enfer se tu y trebuches*. Or c'est certainement la leçon fautive que Geiler avait sous les yeux; il a vu la faute et l'a spontanément corrigée comme suit: *noch dich vor der hellen beschirmen*. En l'occurrence, l'idée de protéger, même si elle n'est pas fidèle à la pensée de l'auteur, est malgré tout préférable à celle de redresser amenée par l'étourderie d'un copiste. Mais la comparaison du texte allemand avec la version correcte aurait pu faire croire à un contresens commis par Geiler.

Si Geiler a su, dans ce cas, déjouer assez habilement le piège d'une leçon fautive, il n'en va pas toujours de même. Parfois, comme le signale l'A., une faute commise dans la transcription du texte français a induit en erreur Johannes Brisgoicus, qui a traduit la faute en latin, puis Geiler, qui l'a fait passer dans sa traduction allemande. Par exemple *sans* (*sine*), devenu *sens*, traduit par *sensus*, que le Strasbourgeois a rendu par *entpfinden* dans une phrase dont la signification n'est pas trop claire. Pis encore, il est même arrivé que la traduction exprime une pensée diamétralement opposée à celle de l'auteur: ainsi, *s'il prant desplaisir* étant devenu, sous la plume du copiste *s'il prant plaisir*, Brisgoicus a tout naturellement traduit *si delectetur* et Geiler *ein lust hat*.

L'A. examine ensuite le problème des ouvrages que Geiler remit plusieurs fois sur le métier. Un cas fort intéressant est celui de l'«*Ars moriendi*», dont il fit une première rédaction en 1482, une seconde en 1497, et une troisième qui, en tant que 3^e partie du «*Dreieckecht Spiegel*», parut l'année même de sa mort, en 1510, dans le recueil «*Das irrig Schaf*». A l'aide de nombreux passages présentés parallèlement, nous pouvons suivre le travail du style, tendant à rendre les constructions plus claires, à améliorer le choix des mots, etc. Un phénomène fort curieux est qu'en préparant la troisième rédaction, il semble avoir découvert la traduction de Gabriel Biel et l'avoir jugée sur de nombreux points meilleure que la sienne, qu'il modifia profondément en prenant modèle sur celle du maître de Tübingen. Rien n'autorise à supposer, cependant que ces changements successifs puissent s'expliquer par le désir d'adapter l'œuvre à un autre genre de public.

Tel pourrait bien être le cas, en revanche, de la «*Göldene Regel*» de 1492 qui, sous forme manuscrite, ne semble guère avoir circulé que dans les couvents. Ce texte fut sérieusement remanié avant d'être incorporé sous le nouveau titre d'«*Eschengrüdel*» dans le recueil qui parut en 1510. Tout porte à croire que, cette fois, il s'agissait de rendre le texte plus attrayant pour un public populaire: Geiler prend plus de libertés avec l'original latin, introduisant des allégories amusantes, adoptant souvent la forme du dialogue pour donner de la vie à l'expression des idées. Du point de vue du style, il élimine les constructions calquées sur le latin, remplace ou double les mots d'origine latine par des mots germaniques (par exemple, *penitentz* devient *penitentz vnd büß*). On reviendra plus loin sur cet emploi fréquent des couples de synonymes.

Le 7^e chapitre, intitulé Traduction et prédication, va permettre d'approfondir davantage l'étude des procédés utilisés par Geiler pour adapter un texte à des publics différents.

Le traité «*Des diverses temptacions de l'Ennemi*» a été trois fois traduit par lui en allemand: une première fois partiellement, en 1495, en appendice à un de ses sermons; intégralement en 1507, sous la forme d'un sermon; enfin sous la forme d'un traité (*Hellisch Löw*) dans le recueil de 1510, où le texte redevient beaucoup plus proche de l'original latin. Dans le sermon, en revanche, les explications théologiques étaient remplacées par des exemples concrets.

Le cas des sermons ›Der Berg des Schauens‹, dont on connaît deux rédactions (Augsburg, 1488 et Strasbourg, 1492–95) est différent, puisque toutes deux furent prêchées. La première est une *reportatio* faite par un auditeur; la seconde une *ordinatio* mise en forme par l'auteur lui-même. Divers passages significatifs des deux versions mis en parallèle entre eux et avec le texte latin mettent en évidence les différences de structure et de style entre les deux étapes.

Dans le 8^e chapitre, l'A. se propose de mettre en évidence des éléments de la théorie de la prédication, telle qu'elle fut exposée en particulier par Johann Ulrich Surgant dans son ›Manuale curatorum‹ (Bâle, 1503), que révèle l'étude des traductions de Geiler. Il envisage successivement la méthode de structuration des textes du recueil de l'›Irrig Schaf‹; les préambules et leur fonction; le découpage du texte en dialogues destinés à le rendre plus vivant, procédé que Gerson lui-même employait d'ailleurs volontiers (*Nun sprichst du... Ich antwort...*); les nouveaux développements introduits dans le texte (*auctoritates; exempla, proverbia, similitudines*; additions moralisantes; explications) ou, au contraire, les passages trop difficiles que Geiler supprime ou abrège en les simplifiant. L'A. examine tout particulièrement l'intéressant phénomène de la traduction d'un mot unique de l'original par un couple de synonymes, et en donne de nombreux exemples, tantôt avec *und*, tantôt avec *oder*. Ces mots couplés, qui se multiplient au cours de la même période aussi bien en France que dans les pays germaniques et ailleurs, sont une des caractéristiques de la prose du moyen âge tardif dont on n'a pas encore su vraiment comprendre la raison d'être. Diverses explications ont été proposées dont aucune sans doute n'est fautive, mais dont aucune n'est non plus suffisante: on a pensé à une influence du style juridique des chancelleries, à un artifice rhétorique (de fait, les théoriciens citent la *synonymorum multiplicatio* au nombre des procédés de l'*amplificatio*), à une précaution prise pour être compris dans des pays où la langue vulgaire demeurerait peu unifiée, enfin – et cela semble l'hypothèse la plus plausible – à une réaction des traducteurs aux prises avec des mots latins dont il n'existait pas dans leur langue d'équivalent exact.

Le 9^e chapitre est consacré à des observations stylistiques et sémantiques. D'un point de vue général, le problème qui se posait à un traducteur tel que Geiler était difficile: comment trouver une langue s'adaptant aussi bien à la traduction de citations, souvent subtiles, d'*auctoritates* qu'au niveau de compréhension d'un auditoire populaire? Certes, depuis le XIV^e siècle déjà, de grands mystiques avaient su faire de l'allemand un excellent instrument pour dire l'inexprimable. Mais la tâche de Geiler était bien différente: il lui fallait rechercher le plus haut degré d'intelligibilité, loin des images poétiques de la mystique et de l'indifférence aristocratique des premiers humanistes, pour qui *vulgi laus apud doctos infamia est*. Pour lui, le modèle à imiter est le bon maître d'école: *thun wie ein gütter schülmeister, der seinen iungeren clarlich und verstentlich ein ding gibt zuuerston mit kurtzen worten...* Il n'est d'ailleurs guère surprenant de retrouver là une idée chère à Gerson: *Nulla est in omni doctrina maior virtus quam claritas, neque evidentius aliud habetur excellentis ingenii et clari argumentum quam ex claritate dictorum vel scriptorum*¹⁰.

Geiler se heurtait à de grandes difficultés dans son effort pour rendre aussi fidèlement que possible le sens du texte latin, rencontrant sans cesse des mots dont il ne trouvait pas d'équivalent exact dans sa langue. Nous le voyons, par exemple, s'interroger sur la traduction de *scandalum*, ou noter avec regret: ›*Affabilitas*‹ *hat keinen namen in tütschen*. Il est également fort embarrassé par le fait que certains mots ont une connotation toute différente en latin et en allemand: bien des formules de l'Ancien Testament, si on les traduisait littéralement, feraient rire ou rougir l'auditoire.

Il se tient cependant le plus près possible du texte latin; lorsqu'il s'en écarte c'est plutôt pour modifier le plan, introduire des explications ou de nouveaux développements. Il lui arrive, bien

10 Éd. GLORIEUX, III, n° 99, p. 247.

sûr, de faire des fautes, mais celles-ci sont généralement provoquées par des bévues du copiste dans le manuscrit qu'il utilise ou, comme on l'a vu plus haut, par des contresens commis dans la traduction latine de textes français auxquels il ne peut recourir directement. Dans l'ensemble, la version allemande est parfaitement intelligible.

Les modernes ont porté sur la langue de Geiler des appréciations contradictoires. Passant d'un extrême à l'autre, on lui a d'abord reproché d'écrire comme un paysan, et, pour finir, on a qualifié sa simplicité d'«aristocratique». La vérité se situe sans doute à mi-chemin entre ces jugements exagérés.

Une chose est certaine: son style se caractérise à tous égards par la simplicité. Simplicité de la syntaxe, qui évite l'imitation des constructions latines. Simplicité dans l'expression, qui refuse l'élégance gratuite et préfère le concret à l'abstrait. L'A. en donne des exemples frappants; ainsi, la phrase: *Reduxit ad oculos cogitationis suae memoriam bonae genitricis* se résume à: *Da gedacht er an sein müter*. Refus des néologismes (on n'en rencontre qu'un très petit nombre: *complexion, conscientz, matery*), presque toujours remplacés par des périphrases. Enfin et surtout, recours à un seul et même mot allemand pour rendre une grande variété de mots latins. Pour n'en citer qu'un exemple, *passiones, morbus, malum vel incommodum, damnum, aggravatio, preiudicium, detrimentum, clades, ruina, perniciis, nocumentum, periculum, iniuria, inconueniens, dispendium*, etc. sont uniformément traduits par *schaden*.

Il s'agit de toute évidence d'un choix délibéré: la langue allemande avait été utilisée dès le XIII^e siècle pour exprimer des notions théologiques, et avait été beaucoup enrichie au XIV^e siècle par les mystiques; elle ne manquait pas à ce point de termes abstraits. Mais le public dont Geiler voulait se faire comprendre ne disposait, lui, que d'un vocabulaire limité.

Dans un 10^e et dernier chapitre, l'A. propose avec beaucoup de prudence et de modestie les conclusions de son enquête.

Commencée vers l'époque du concile de Constance, la diffusion de l'œuvre de Gerson dans les pays de langue allemande s'est, semble-t-il, brutalement interrompue dans les années 1520 plutôt qu'elle ne s'est achevée. Ces textes paraissent n'avoir plus, dès lors, de fonction: est-ce parce qu'ils l'ont perdue ou qu'ils l'ont remplie là où s'est imposée la Réformation? Quant aux régions demeurées catholiques, la mise à l'index des écrits de Geiler ne fut certainement pas sans influence sur la circulation de ses traductions. Il faut toutefois tenir compte des aléas de la recherche: les hasards de l'histoire – dont la perte de la quasi-totalité des manuscrits de Strasbourg sont une illustration tristement caractéristique – ont bien souvent décidé de ce qui serait définitivement perdu et de ce qui parviendrait jusqu'à nous.

L'ouvrage est complété par un fort intéressant glossaire latin-allemand où, en regard des termes latins employés par Gerson ou ses traducteurs, sont mis en parallèle les mots de Geiler (recueil ›Das irrig Schaf‹ de 1510) et ceux des traductions antérieures de Wolfgang Walcher et de Gabriel Biel. Suit une bibliographie riche de plus de 250 titres, compte non tenu des publications citées occasionnellement dans les notes. On trouve enfin une liste des manuscrits cités et une excellente table alphabétique par noms et, pour les auteurs, par titres d'œuvres.

Tous ceux qu'intéresse à divers titres l'histoire sociale, religieuse, intellectuelle et littéraire du Moyen Age tardif et du début de la Renaissance seront reconnaissants au Dr. Herbert Kraume pour cet intelligent et patient travail, qui apporte en particulier bien des éléments nouveaux à l'étude du phénomène du bilinguisme, encore si mal connu.